

Quand nous regardions depuis notre terre,
Jean-Louis Rambour (Éd. L'herbe qui tremble, 2021)

Et la trame déchirée de l'espace
et du temps se trouve donc recousue
de mots

A l'ombre du cerisier, Sandrine Davin

La terre pleure
Le souvenir de tes pas
Que tes semelles ont
Trop souvent foulé.
Le cerisier
Ne fleurit pas,
...
Le chapeau de paille
Accroché dans la grange
Se repose à jamais.

Arrière-saison, Kamal Zerdoumi

La couleur verte
tremble
entre les mains
de l'automne...

Avant que je sois né..., Jean-Charles Dorge
(L'Exil du jour)

Avant que je sois né ces sentes odorantes
Recevaient déjà l'ombre aimable de leurs ifs.
L'esprit régnait serein sur les fleurs d'amarantes
Cachant presque l'entrée du jardin aux massifs...

Des enfants y ont ri, jouant à cache-cache,
Ont grandi, sont partis oubliant leurs secrets
Puis revenus bien vieux revoir sans qu'on le
sache
L'endroit des temps heureux qu'à mon tour
j'aimerais !

Maintenant c'est moi seul qui entends le
murmure,
Accompagné de chants d'oiseaux ensorceleurs :
Deviendrai-je bientôt cette ombre de lémure
Que d'autres verront quand ces lieux seront les
leurs ?

Après trois ans, Paul Verlaine (Poèmes saturniens)

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin,
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle.

Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin...
Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin
Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle.

Les roses comme avant palpitent ; comme avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent,
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.

Même j'ai retrouvé debout la Velléda,
Dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue,
– Grêle, parmi l'odeur fade du réséda.

Lever de la lune sur la Stafelalp, Ernst Ludwig
Kirchner, 1917

Les bras emplis de présent
il avait lancé un défi
au temps

Éphémère, Micheline Lantin (Les poésies de l'âme,
2009)

Rencontre éphémère,
Toi, un soleil,
J'enlace les doux moments,
Pour pallier à ma solitude.

Joie éphémère,
Toi, source d'amour,
Je cours vers toi,
À la recherche d'un bonheur.

Passion éphémère,
Toi, l'extase,
Une soupape au présent,
Un plaisir sans lendemain.

Vie éphémère,
Toi, si fragile,
Joie et peine naviguent dans le temps,
Avec un bouquet de souvenance.

***S'il arrive que tu tombes, Frankétienne* (Anthologie de poésie haïtienne contemporaine, Éditions Points, 2015)**

S'il arrive que tu tombes
apprends vite
à chevaucher ta chute
que ta chute
devienne cheval
pour continuer
le voyage

***Suite, Jean Armoce Dugé* (Entre lune et miel)**

J'aime ces journées pleines de soleils d'enfants.

L'Amour et la Mort, Louise Ackermann

Regardez-les passer, ces couples éphémères !
Dans les bras l'un de l'autre enlacés un moment,
Tous, avant de mêler à jamais leurs poussières,
Font le même serment :

Toujours ! Un mot hardi que les cieux qui
vieillissent
Avec étonnement entendent prononcer,
Et qu'osent répéter des lèvres qui pâlisent
Et qui vont se glacer.

Le nuage, Louise Ackermann

Levez les yeux ! C'est moi qui passe sur vos têtes,
Diaphane et léger, libre dans le ciel pur ;
L'aile ouverte, attendant le souffle des tempêtes,
Je plonge et nage en plein azur.

Comme un mirage errant, je flotte et je voyage.
Coloré par l'aurore et le soir tour à tour,
Miroir aérien, je reflète au passage
Les sourires changeants du jour.

Haïku, Henri Brunel (2006)

Le premier baiser
Promesse d'un temps figé
Sur l'éternité

L'éphémère

Le jour meurt en un éclair ambré,
Et les heures courent sur le monde,
Tandis que de seconde en seconde,
L'existence m'échappe, effrénée.

Seuls dans un sanglot d'éternité,
Enchaînés à chaque instant immonde,
Traînés jusqu'à une mort féconde,
Nous ne sommes qu'éclats de pitié.

Ainsi dans sa terrible saccade,
D'où jamais nul être ne s'évade,
J'oublierai moi aussi l'éphémère

Vie éphémère et sentiments éternels

Ernest Pardo

La vie est un instant, Ô combien éphémère
D'ombres, d'illusions, d'espoirs et de chimères
L'homme la traverse comme un météore
Et n'en comprend la vanité qu'au moment de sa
mort.

Amie des heures où aucun être ne reste,
où tout se refuse au coeur amer ;
consolatrice dont la présence atteste
tant de caresses qui flottent dans l'air.

Rainer-Maria Rilke (1875-1926)

Vérité éphémère, Jules Delavigne (Conclusions, 2008)

Ta créativité est ton essence
Même si tu ne le sais pas
Pour ce que tu fais, tes proches te flattent
Des fois ils te rabaisent, des fois c'est
l'indifférence

Tu comprends, mais tu ne les comprends pas
Leur objectivité est-elle ternie par amour, amitié,
jalousie ?
Tu te dis que ce n'est pas de leur faute
Tu as surement raison
Mais toi, tu cherches la vérité
Ces sages autour ne t'aident guère
Et la vérité ne vient pas de toi tout seul
Pourtant tu as de la chance
Des autres te regardent aussi
Et ceux-là tu ne les connais pas

L'éphémère, J.H. de Latouche

Je suis trop délicat, trop faible et trop petit,
Pour porter vos fruits mûrs et porter vos
corbeilles,
Dépouiller les tilleuls du trésor des abeilles,
Courber de vos moissons la féconde épaisseur ;
Mais je vous enverrai l'Automne : c'est ma sœur.

Épitaphe de Jean Valjean, Victor Hugo

Il dort. Quoique le sort fût pour lui bien étrange,
Il vivait. Il mourut quand il n'eut plus son ange ;
La chose simplement d'elle-même arriva,
Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va.

**L'éphémère, Marceline Desbordes-Valmore
(Paradis des Albatros)**

Frêle création de la fuyante aurore,
Ouvre-toi comme un prisme au soleil qui le dore ;
Va dire ta naissance au liseron d'un jour ;
Va ! tu n'as que le temps de deviner l'amour !

Et c'est mieux, c'est bien mieux que de le trop
[connaître ;
Mieux de ne pas survivre au jour qui le vit naître.
Happe sa douce amorce, et que ton aile, enfant,
Joue avec ce flambeau ; rien ne te le défend.
Né dans le feu, ton vol en cercles s'y déploie.
Et sème des anneaux de lumière et de joie.
Le fil de tes hasards est court, mais il est d'or !

Nul regret ne pendra lugubre sur ton sort ;
Nul adieu ne viendra gémir dans l'harmonie
De ton jour de musique et d'ivresse infinie ;
Ce que tu vas aimer durera tes instants ;
Tu ne verras le deuil ni les rides du temps.
Les feuillets de ton sort sont des feuilles de rose
Fiévreuse de soleil et d'encens, quel destin !
Atome délecté dans le miel qui l'arrose,
Sonne ta bienvenue au banquet du matin.

Le bonheur éphémère, Myriam Ghibaudo

Il était une fois le bonheur,
Qui me lécha au clair du jour.
De sa bouche velours de douceur,
Il déposa un sourire d'amour.

...
Je fus jadis
Sa tisseuse de vers,
Le papillon de ses délices,
Oh ! fragiles éphémères.

...

Henri Beyle dit Stendhal (1783-1842) – *Le rouge et le noir* – chapitre 44

Une mouche éphémère naît à neuf heures du
matin dans les grands jours d'été, pour mourir à
cinq heures du soir : comment comprendrait-elle
le mot *nuit* ?

L'amour éphémère, Alexandre Masson de Pezay

(Poésies et romances ; 1770)

La fleur printanière
Qui naît la première
Au premier beau jour,
Tant qu'elle est nouvelle,
Voit Zéphir près d'elle
Soupirer l'Amour :

Mais par la rosée,
Qu'une autre arrosée
Vienne à s'entr'ouvrir ;
Dès que sur sa tige
Ce dieu qui voltige
L'aperçoit fleurir,

La fleur printanière
Qui fut la première
Écluse en ce jour,
À la plus nouvelle
Voit Zéphir loin d'elle
Porter son amour.

Les bras de l'éphémère... dédié à Apollinaire, Ali Ahmed Saïd (in Adoniada)

Ce sont les jeteurs de dés qui, dans l'antre des désirs, abolissent le corps de l'instant.
Le ciel est l'arbre le plus haut des forêts de la violence.

Mais les mots ne donnent pleine mesure qu'aux tempêtes.

Apollinaire, je te transmets le salut de ce café et celui de ce vieil arbre qui l'embrassait.

L'arbre expliquait le vent, l'ombre et les passants, sauf quand un enfant venait s'asseoir près de lui. À ce moment-là, l'arbre commençait à prophétiser car l'éternel Apollinaire ne se réveille vraiment que dans les bras de l'éphémère.

Une lumière éphémère, Vortex 965

Je suis là,
Je pense à toi :
Et soudain tout s'éclaire,
Je vois de la lumière : mais elle est éphémère,
Éphémère tel un éclair,
Alors je replonge dans mes pensées,
Je ne peux me transporter dans mes idées,
J'ai peur de m'envoler,
Je vis dans une mêlée,
Une mêlée ailée.

Le bonheur ainsi que l'ennui

Anna de Brancovan, comtesse de Noailles

Le bonheur ainsi que l'ennui,
Comme deux fleuves dans la nuit,
S'en vont, rêveurs et téméraires,
Se perdre dans les eaux amères.

- Pourquoi nous semble-t-il toujours,
Dans la peine ou bien dans l'amour,
Qu'aucun des deux n'est éphémère ?

Sed satis est jam posse mori. Lucain, Victor Hugo

(Les feuilles d'automne, 1831)

Naître, et ne pas savoir que l'enfance éphémère,
Ruisseau de lait qui fuit sans une goutte amère,
Est l'âge du bonheur, et le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firmament !

La dernière phrase, Jacques Ancet, La dernière phrase, Frontispice de Paul Hickin, Éditions Lettres vives, 2004.

Il n'y a ni drame ni déchirure.
On dirait dans le jour un infime vertige. Rien ne change mais tout vacille. ce qu'on voit, on le voit comme s'il venait de s'absenter et que chaque objet portait encore une trace de ce qui s'éloigne.
Un peu de chaleur avant le froid.
Une attente qui n'attend plus rien.

Soleils couchants, Victor Hugo (Les feuilles d'automne, 1831)

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui
s'enfuit !

Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous
aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne
aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma
tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et
radieux !

À Cassandre, Pierre de Ronsard (Les Odes ; 1550)

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beautés laissé choir !
Ô vraiment marâtre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

À l'enfant qui n'est plus, Amable Tastu (Les poésies et odes ; 1839)

Dors, cher enfant, dors, petit ange,
Ferme doucement tes beaux yeux ;
Trop pur pour ce monde de fange,
Rejoins tes aïeux dans les cieux.

Au seuil de ta vie éphémère
Saisi du sommeil éternel,
Tu n'as, dans cette coupe amère,
Puisé que le lait maternel.

Passé du lit qui t'a vu naître,
À ce lit qu'on ne peut bercer,
Dors ! heureux de ne pas connaître
Les pleurs que tu nous fais verser !

L'eau discrète, Claude Roy

Une eau glacée qui coule
On l'entend sans la voir (La pensée de l'été qui
chantonne sous l'herbe)
Les toutes petites abeilles noires leur bourdon
continu (Le rêve que le soleil fait à bouche
fermée)

À onze heures en août le monde est transparent
Il sera brûlant après la méridienne
Une très modeste éternité baigne de clarté vive
l'eau qui court les abeilles le soleil triomphant

Une éphémère éternité qui nous habite toi et
moi
Elle fondra dans le jour comme le sucre dans
l'eau comme le temps dans le temps

Ville... Une saison en enfer, Arthur Rimbaud (1854-1891)

Je suis un éphémère et point trop mécontent
citoyen d'une métropole crue moderne (...)

Lesbos... Pièces condamnées, Charles Baudelaire (Les fleurs du mal)

Mes baisers sont légers come ces éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants (...)

Bénédiction

Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères.

Les très riches heures de l'humanité, Stéfanan Zweig (1881-1942)

Un chef-d'œuvre peut être oublié par le temps,
on peut l'interdire ou l'ensevelir, mais toujours
ce qui est durable triomphe inévitablement de ce
qui est éphémère.

Les anges meurent de nos blessures, Yasmina Khadra (Janvier 1955)

Ceci est un rappel de l'ordre.
Nous mourrons tous un jour.
Ce que nous croyons posséder n'est qu'illusion.
Nous ne sommes que les maillons éphémères
d'une chaîne que traîne à ses pieds un fantôme
nommé temps qui court à l'infini droit sur le
néant

Baudolino, Umberto Eco (1932-2016)

Qu'est-ce que la vie sinon l'ombre d'un rêve
éphémère ?

On vit, on parle ... Victor Hugo (Les contemplations)

On vit, on parle, on a le ciel et les nuages
Sur la tête ; on se plaît aux livres des vieux sages ;
On lit Virgile et Dante ; on va joyeusement
En voiture publique à quelque endroit charmant,
En riant aux éclats de l'auberge et du gîte ;
Le regard d'une femme en passant vous agite ;
On aime, on est aimé, bonheur qui manque aux
rois !

On écoute le chant des oiseaux dans les bois
Le matin, on s'éveille, et toute une famille
Vous embrasse, une mère, une sœur, une fille !
On déjeune en lisant son journal. Tout le jour
On mêle à sa pensée espoir, travail, amour ;
La vie arrive avec ses passions troublées ;
On jette sa parole aux sombres assemblées ;
Devant le but qu'on veut et le sort qui vous
prend,

On se sent faible et fort, on est petit et grand ;
On est flot dans la foule, âme dans la tempête ;
Tout vient et passe ; on est en deuil, on est en
fête ;

On arrive, on recule, on lutte avec effort ...
Puis, le vaste et profond silence de la mort !

Les vagues, Virginia Woolf (1882-1941)

Le silence va se refermer derrière nous. Si je
regarde en arrière par-delà cette tête chauve, je
vois le silence se refermer déjà et les ombres des
nuages se poursuivre sur la lande déserte le
silence se referme sur notre passage éphémère.
Voici, dis-je, l'instant présent voici le premier jour
des grandes vacances. Voici la partie émergée du
monstre auquel nous sommes attachés.

Journal, Jules Renard (1864-1910)

Pas de génie, mais de petits génies éphémères.

Joseph Balsamo, Alexandre Dumas père (1802-1870)

Versailles, comme tout ce qui est grand, est et sera toujours beau.

Que la mousse ronge ses pierres abattues, que ses dieux de plomb, de bronze ou de marbre, gisent disloqués dans ses bassins sans eau, que ses grandes allées d'arbres taillés s'en aillent échevelées vers le ciel, il y aura toujours, fût-ce dans les ruines, un spectacle pompeux et saisissant pour le rêveur ou pour le poète qui, du grand balcon, regardera les horizons éternels après avoir regardé les splendeurs éphémères.

Eugène Ionesco (1909-1994)

En imaginant que quelque chose est immuable, on s'expose à le trouver un jour éphémère.

Deux gentilshommes de Vérone, William Shakespeare (1564-1615)

Aimer, c'est acheter le dédain par les pleurs, de farouches regards par des soupirs déchirants, la joie éphémère d'un moment par vingt nuits de veille, de fatigue et d'ennui. En cas de conquête, votre triomphe peut être un malheur ; en cas d'échec, une pénible souffrance est votre conquête.

A coup sûr, c'est la folie achetée au prix de la raison, ou c'est la raison vaincue par la folie.

Jacques Prévert (1900-1977) – Citation

Le temps nous égare
Le temps nous étreint
Le temps nous est gare
Le temps nous est train

Nouvelles lettres d'un voyageur, George Sand (1804-1876)

Vivre est un bonheur quand même, parce que la vie est un don ; mais il y a bien des jours, dans notre éphémère existence humaine, où nous ne sentons pas ce bonheur.

Ce n'est pas la faute de l'univers !

Les personnalités puissantes souffrent moins que les autres. Elles traversent les crises avec une vaillance extraordinaire, et, quand elles sont forcées de descendre dans les abîmes du doute et de la douleur, elles remontent, les mains pleines de poésies sublimes.

En cas de bonheur, David Foenkinos (octobre 1974)

S'ils sont éphémères, les grands bonheurs sont pires que les grands malheurs.

à Juana, Alfred de Musset (1810-1857)

O ciel ! je vous revois, madame,
De tous les amours de mon âme
Vous le plus tendre et le premier.
Vous souvient-il de notre histoire ?
Moi, j'en ai gardé la mémoire :
C'était, je crois, l'été dernier.

Ah ! marquise, quand on y pense,
Ce temps qu'en folie on dépense,
Comme il nous échappe et nous fuit !

Ô temps, Victor Hugo (1802-1885)

Ô temps ! si l'on pouvait dans ton urne profonde
Puiser des jours nouveaux comme on puise de l'onde,
J'en voudrais bien encor !

Je dirais à la vie : oh ! que ta fleur renaisse !
Et je reposerais sur mon front la jeunesse,
Cette couronne d'or !

Allons plus vite, Guillaume Apollinaire

Et le soir vient et les lys meurent
Regarde ma douleur beau ciel qui me l'envoies
Une nuit de mélancolie

Enfant souris ô sœur écoute
Pauvres marchez sur la grand-route
Ô menteuse forêt qui surgit à ma voix
Les flammes qui brûlent les âmes

Sur le boulevard de Grenelle
Les ouvriers et les patrons
Arbres de mai cette dentelle
Ne fais donc pas le fanfaron
Allons plus vite nom de Dieu
Allons plus vite

Tous les poteaux télégraphiques
Viennent là-bas le long du quai
Sur son sein notre République
A mis ce bouquet de muguet
Qui poussait dru le long du quai
Allons plus vite nom de Dieu
Allons plus vite

La bouche en cœur Pauline honteuse
Les ouvriers et les patrons
Oui-dà oui-dà belle endormeuse
Ton frère
Allons plus vite nom de Dieu
Allons plus vite

**Fumées, Je ne peux rien retenir, Cécile Sauvage
(1883-1927)**

Je ne peux rien retenir,
Ni la lune ni la brise,
Ni la couleur rose et grise
D'un étang plein de dormir ;
Ni l'amitié ni ma vie,
Ombre fuyante et pâlie
Dont je perds le souvenir.

Automne malade et adoré

Guillaume Apollinaire (Alcools)

Automne malade et adoré
Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les
roseraies

Quand il aura neigé
Dans les vergers

Pauvre automne
Meurs en blancheur et en richesse
De neige et de fruits mûrs
Au fond du ciel
Des éperviers planent
Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines
Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines
Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs
Les fruits tombant sans qu'on les cueille
Le vent et la forêt qui pleurent
Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille
Les feuilles
Qu'on foule
Un train
Qui roule
La vie
S'écoule

**Dernier vers pour la route... A Boris Vian,
Michelle Grenier**

Je voudrais pas partir avant
Avant d'avoir goûté le pétillant de la pluie
Écrit des graffitis à l'encre de mes nuits.
Je voudrais pas passer
Avant d'avoir tangué sur des rafiots d'écume
Avant d'avoir mouillé à l'ancre de ton corps
Danser mille et une nuits comme si c'était un
jour.
Je voudrais pas mourir sans savoir si
Si le bourdon jubile au cœur des pistils
Si les écureuils ...

De l'enfant que j'étais au vieillard devenu
Sandrine Savin (1975)

Il était beau le temps
Où mes pommettes roses
S'érigeaient au vent.
Les genoux écorchés
Par les ronces
Au bord des sentiers oubliés,
Je m'en souviens encore. ...
Les feuilles mortes
 Se sont envolées,
 Ont tout emporté
 Avec elles,
 Souvenirs et passé. ...

De l'enfant que j'étais
Il ne me reste plus que
Des rides, Des sourires,
Des cheveux blancs.
Au vieillard devenu,
J'ai oublié le temps...

Bien souvent je revois..., Théodore de Banville

Bien souvent je revois sous mes paupières closes,
La nuit, mon vieux Moulins bâti de briques roses,
Les cours tout embaumés par la fleur du tilleul,
Ce vieux pont de granit bâti par mon aïeul,
Nos fontaines, les champs, les bois, les chères tombes,
Le ciel de mon enfance où volent des colombes,
Les larges tapis d'herbe où l'on m'a promené
Tout petit, la maison riante où je suis né
Et les chemins touffus, creusés comme des gorges,
Qui mènent si gaiement vers ma belle Font-Georges,
À qui mes souvenirs les plus doux sont liés.
Et son sorbier, son haut salon de peupliers,
Sa source au flot si froid par la mousse embellie
Où je m'en allais boire avec ma soeur Zélie,
Je les revois ; je vois les bons vieux vigneron
Et les abeilles d'or qui volaient sur nos fronts,
Le verger plein d'oiseaux, de chansons, de murmures,
Les pêcheurs de la vigne avec leurs pêches mûres,
Et j'entends près de nous monter sur le coteau
Les joyeux aboiements de mon chien Calisto !

Chanson d'automne

Paul Verlaine (Poèmes saturniens)

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon coeur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

De la pensée aux mots... Ephémérides
Esther Granek (1927-2016)

Le temps d'un cri
C'est le temps qui commence
 Le temps d'un rire
 Et se passe l'enfance
Le temps d'aimer
Ce que dure l'été
 Le temps d'après
 Déjà time is money
Le temps trop plein
Et plus le temps de rien
 Le temps d'automne
 Il est là. Long d'une aune
Le temps en gris
Tout de regrets bâti
 Le temps d'hiver
 Faut le temps de s'y faire
Et trois p'tits tours
C'est le compte à rebours

Inscription pour une fontaine

Théodore Agrippa d'Aubigné (1552-1630)

Vois-tu, passant, couler cette onde
Et s'écouler incontinent ?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

des hommes à la rue

Étienne Faure (Revue Contre-Allées / 2021)

des hommes à la rue qui s'en vont un à un
comme un éphéméride effeuillé

Second livre des Amours

Pierre de Ronsard (1524-1685)

Je vous envoie un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies,
Qui ne les eust à ce vespre cuillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.
Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de tems cherront toutes flétries,
Et comme fleurs, periront tout soudain.
Le tems s'en va, le tems s'en va, ma Dame,
Las ! le tems non, mais nous nous en allons,
Et tost serons estendus sous la lame :
Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
Pour-ce aimés moy, ce-pendant qu'estes belle.

Des vers, L'aïeul, Guy de Maupassant

...

Est-ce un souvenir, est-ce un rêve ?
Aux clairs matins de grand soleil
L'arbre fermentait sous la sève,
Mon coeur battait d'un sang vermeil.
Est-ce un souvenir, est-ce un rêve ?
Comme la vie est douce et brève !
Je me souviens, je me souviens
Des jours passés, des jours anciens !
J'étais jeune ! je me souviens !

Est-ce un souvenir, est-ce un rêve ?
L'onde sent un frisson courir
A toute brise qui s'élève...

Est-ce un souvenir, est-ce un rêve ?
Ma poitrine est pleine du bruit
Que font les vagues sur la grève,
Ma pensée hésite et me fuit.
Est-ce un souvenir, est-ce un rêve
Que je commence ou que j'achève ?
Je me souviens, je me souviens !

...

A mes amis

Evariste de Parny (1753-1814)

Rions, chantons, ô mes amis,
Occupons-nous à ne rien faire,
Laissons murmurer le vulgaire,
Le plaisir est toujours permis.
Que notre existence légère
S'évanouisse dans les jeux.
Vivons pour nous, soyons heureux
, N'importe de quelle manière.
Un jour il faudra nous courber
Sous la main du temps qui nous presse ;
Mais jouissons dans la jeunesse,
Et dérobons à la vieillesse
Tout ce qu'on peut lui dérober.

***Le roman inachevé, je chante pour
passer le temps, Louis Aragon***

Je chante pour passer le temps
Petit qu'il me reste de vivre
Comme on dessine sur le givre
Comme on se fait le coeur content
A lancer cailloux sur l'étang
Je chante pour passer le temps

La montre, Théophile Gautier (1811-1872)

Deux fois je regarde ma montre,
Et deux fois à mes yeux distraits
L'aiguille au même endroit se montre ;
Il est une heure... une heure après.

La figure de la pendule
En rit dans le salon voisin,
Et le timbre d'argent module
Deux coups vibrant comme un tocsin.

Le cadran solaire me raille
En m'indiquant, de son long doigt,
Le chemin que sur la muraille
A fait son ombre qui s'accroît.

Le clocher avec ironie
Dit le vrai chiffre et le beffroi,
Reprenant la note finie,
A l'air de se moquer de moi.

La langue verte

Matt Mahlen (Éd. Donner à voir, 2021)

Je cherche et je lance la langue verte
avec des mots debout
qui battent l'enfer sur l'enclume
à la force éphémère de l'écume

Méditations, Le lac, Alphonse de Lamartine

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour ?

...

O temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !
Suspendez votre cours :

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours !

Assez de malheureux ici-bas vous implorent,

Coulez, coulez pour eux ;

Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,

Oubliez les heureux.

Mais je demande en vain quelques moments encore,

Le temps m'échappe et fuit ;

Je dis à cette nuit : sois plus lente ; et l'aurore

Va dissiper la nuit.

Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,

Hâtons-nous, jouissons !

L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;

Il coule, et nous passons !

...

Jour d'Orient

Marceline Desbordes-Valmore

Ce fut un jour pareil à ce beau jour

Que, pour tout perdre, incendiait l'amour !

C'était un jour de charité divine

Où dans l'air bleu l'éternité chemine ;

Où dérobée à son poids étouffant

La terre joue et redevient enfant ;

C'était partout comme un baiser de mère,

Long rêve errant dans une heure éphémère ;

Heure d'oiseaux, de parfums, de soleil,

D'oubli de tout... hors du bien sans pareil.

...

Que sont mes amis devenus ?

Rutebeuf (1230-1285)

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte
Ce sont amis que vent me porte
Et il ventait devant ma porte
Les emporta

Avec le temps qu'arbre défeuille
Quand il ne reste en branche feuille
Qui n'aïlle à terre
Avec pauvreté qui m'atterre
Qui de partout me fait la guerre
Au temps d'hiver
Ne convient pas que vous raconte
Comment je me suis mis à honte
En quelle manière

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte
Le mal ne sait pas seul venir
Tout ce qui m'était à venir
M'est advenu

Pauvre sens et pauvre mémoire
M'a Dieu donné, le roi de gloire
Et pauvre rente
Et droit au cul quand bise vente
Le vent me vient, le vent m'évente
L'amour est morte
Ce sont amis que vent emporte
Et il ventait devant ma porte
Les emporta

Poème de l'amour

Anna de Noailles (1876-1933), 1924

Révérans ces instants de la vie éphémère
Dont chacun nous semblait de trop !

Poésies diverses... Le ballet des heures

Gérard de Nerval (1808-1855)

Les heures sont des fleurs l'une après l'autre
écloses
Dans l'éternel hymen de la nuit et du jour ;
Il faut donc les cueillir comme on cueille les roses
Et ne les donner qu'à l'amour.

Ainsi que de l'éclair, rien ne reste de
l'heure,

Qu'au néant destructeur le temps vient de
donner ;

Dans son rapide vol embrassez la
meilleure,

Toujours celle qui va sonner.

Et retenez-la bien au gré de votre envie,
Comme le seul instant que votre âme rêva ;
Comme si le bonheur de la plus longue vie
Était dans l'heure qui s'en va.

Vous trouverez toujours, depuis l'heure
première

Jusqu'à l'heure de nuit qui parle douze
fois,

Les vignes, sur les monts, inondés de
lumière,

Les myrtes à l'ombre des bois.

Aimez, buvez, le reste est plein de choses vaines ;
Le vin, ce sang nouveau, sur la lèvre versé,
Rajeunit l'autre sang qui vieillit dans vos veines
Et donne l'oubli du passé.

Que l'heure de l'amour d'une autre soit
suivie,

Savourez le regard qui vient de la beauté ;
Être seul, c'est la mort ! Être deux, c'est la
vie

L'amour c'est l'immortalité !

Précieux voyageurs, Marilyne Bertoncini

(La dernière œuvre de Phidias, Jacques André éditeur / 2017)

précieux voyageurs

témoins

de l'improbable conjonction de
l'éphémère à l'éternel

À une passante, Charles Baudelaire

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur
majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! — Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-
être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Des flocons de glace frappent aux fenêtres

Hélène Dassavray (Quadrature de l'éphémère
La Boucherie littéraire / 2020)

Des flocons de glace
frappent aux fenêtres
irisés par instant
et le soleil d'hiver

Palingénésies, Yves Broussard

Dans l'âtre enfumé
les braises explosent
sporadiquement
Ainsi font les étoiles
à l'extrême du Tout
cependant
qu'alentour
en ordre discontinu
des insectes
s'ingénient
à arpenter le monde
De l'éternité à l'éphémère
le papillon bascule
inexorablement
Alternance ou rupture ?
Dans la perspective du vallon
rien n'est dit
que la cruauté du rapace-temps
Plus loin
le souffle accompagne
la montée de toutes choses
Il n'est point d'heure inscrite
en ce matin d'été
Seuls
quelques signes
invitent à la sublimation
de l'instant
Cette rose
unique en l'espace
flou
défie le temps
et ses origines
A ses pieds
quelques pétales
restés là
pour marquer
son infinie
grandeur

Arrivé dedans Rome, Jacques Grévin, Les vingt-quatre sonnets romains, 1560

Arrivé dedans Rome, en Rome je cherchais
Rome qui fus jadis la merveille du monde :
Ne voyant cette Rome à nulle autre seconde,
D'avoir perdu mes pas honteux je me fâchais.

Du matin jusqu'au soir, çà et là je marchais,
Ores au Colisée, et or' à la Rotonde,
Ores monté bien haut, regardant à la ronde,
De voir cette grand' Rome en Rome je tâchais.

Mais en fin je connus que c'était grand' folie :
Car Rome est de long temps en Rome ensevelie,
Et Rome n'est sinon un sépulcre apparent.

Qui va donc dedans Rome et cherche en cette
sorte,
Ressemble au chevauteur, qui toujours va
courant,
Et cherche en tous endroits le cheval qui le porte.

Sonnet à Marie, Pierre de Ronsard, extrait de Continuation, 1555

Je vous envoie un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies,
Qui ne les eust à ce vespre cuillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de tems cherront toutes flétries,
Et comme fleurs, periront tout soudain.

Le tems s'en va, le tems s'en va, ma Dame,
Las ! le tems non, mais nous nous en allons,
Et tost serons estendus sous la lame :

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
Pour-ce aimés moy, ce-pendant qu'estes belle.

Assieds-toi sur le bord, Jean-Baptiste Chassignet, Le Mépris de la vie et consolation de la mort, 1594

Assieds-toi sur le bord d'une ondante rivière :
Tu la verras fluer d'un perpétuel cours,
Et flots sur flots roulant en mille et mille tours
Décharger par les prés son humide carrière.

Mais tu ne verras rien de cette onde première
Qui naguère coulait ; l'eau change tous les jours,
Tous les jours elle passe, et la nommons toujours
Même fleuve, et même eau, d'une même
manière.

Ainsi l'homme varie, et ne sera demain
Telle comme aujourd'hui du pauvre corps
humain
La force que le temps abrégie et consomme :

Le nom sans varier nous suit jusqu'au trépas,
Et combien qu'aujourd'hui celui ne sois-je pas

L'Ennemi, Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal, Spleen et idéal, X, 1861

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils ;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits
vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des
tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

- Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le coeur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie

La fuite du temps, Zhu Ziqing (1896-1948)... Poème en prose traduit du chinois

Quand les hirondelles s'en vont, plus tard elles reviennent ; quand les saules se dessèchent, plus tard ils reverdissent ; quand les fleurs se fanent, demain elles retrouveront leur éclat... Mais dites-moi, vous les sages, pourquoi nos jours écoulés ne reviennent jamais ? Serait-ce qu'on nous les a volés ? Qui donc est le voleur ? Où les a-t-il cachés ? Ou bien se seraient-ils enfuis tout seuls ? Alors, où sont-ils allés ?

Je ne sais combien de jours il m'est donné de vivre. Mais je sens que mes mains se vident de plus en plus... en calculant mentalement, je m'aperçois que plus de huit mille jours se sont échappés de mes mains. Telle une goutte d'eau qui tombe, de la pointe d'une aiguille dans une grande mer, mes jours se perdent dans le cours du temps sans aucun bruit, sans aucune ombre. Hélas ! je ne peux que pleurer !

Que ce qui doit nous quitter s'en aille, que ce qui doit nous rejoindre vienne !

... Qu'est-ce que j'ai pu faire, moi, de ces jours qui s'envolaient sans cesse, sur cette planète encombrée par des myriades de maisons ? Je ne connais, jusqu'ici, que hâte et perplexité. En effet, qu'y a-t-il d'autre dans mes huit mille jours passés ?... Le temps qui s'en va ressemble à une fumée légère chassée par la brise, ou à ces brumes matinales qui s'évaporent au soleil levant. Quelles traces me laisse-t-il ? Pourrais-je retrouver de lui un seul fil de la Vierge ?... En ce monde je suis venu tout nu. Est-ce aussi tout nu que je le quitterai ? Il serait alors vraiment trop injuste de m'avoir fait faire ce dérangement absolument pour rien !

O ! Vous les sages ! Veuillez me dire pourquoi nos jours qui s'enfuient ne reviennent jamais ?

Le Pont Mirabeau, Guillaume Apollinaire

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienne
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Non, non, pas même les fleurs de cerisier,
Ne peuvent égaler
La lune de ce soir.

Takano Suju (1893-1976)

Vers les eaux d'automne
Du coeur du feu si rouge
La fumée s'envole.

Mukai Kyorai (1651-1704)

**Béatrix (La comédie humaine)
Honoré de Balzac**

Il n'y a rien de violent à Paris
comme ce qui doit être éphémère

Mille morts, Claude Roy

Je suis dans le soleil endormi paresseux habité de pensées comme l'été d'abeilles

Le soleil tout à ce qu'il fait n'est que lumière et que chaleur et l'arbre d'un seul mouvement n'a qu'une idée dans ses racines

L'oiseau qui se pose sur l'arbre est oiseau de toutes ses ailes Toute en couleur toute en parfum la fleur ignore l'ironie le souvenir la nostalgie les bons les mauvais sentiments le temps qui passe patiemment le temps qui passe tellement

Mon chien qui rêve qu'il est chien et grogne à mes pieds dans l'herbe n'est que mon chien qui se sait chien dans l'herbe qui n'est que de l'herbe

Mais moi Que voulez-vous que je dise de moi Je ne vis qu'une fois mais c'est toujours ailleurs Je vis de mille vies Je meurs de mille morts dénoue ce que j'ai noué déjoue ce qui me lie sorte d'absent-présent que vous nommez un homme

Homme Qui nommez-vous Un autre Moi Personne

Quand je parle au dedans une autre voix résonne et lorsque je me tais je ne reconnais pas le silence que fait mon long silence en moi

Je suis un homme et plusieurs hommes L'instant présent me prend toujours en défaut

Je vis de mille vies Je meurs de mille morts

Si le vent se lève soudain fait frissonner les peupliers longuement torrent qui s'écoule sur les cailloux blancs pommelés du ciel le vent ne froisse que les feuilles pelage vert et murmurant

Mais le vent qui court et parcourt mes étendues et mes domaines le vent n'en finit pas d'aller et de venir

Les labyrinthes du souci
et les signes d'intelligence
que le jour fait à la nuit
le sommeil sa fausse vacance
l'ennui qui nie miroir terni
la lampe éteinte de l'absence
le plaisir où je me délire
le travail où je me dépense
et l'amitié où je m'allie
la réflexion que je devance
le livre où je me relis
le poème qui se condense
dans les ténèbres à demi
de la chuchotante présence
que mon absence contredit
les vaines joies les vraies souffrances
demain qui menace aujourd'hui
je ne suis rien que la patience
qu'ont les vivants à être en vie
Je vis de mille vies Je meurs de mille morts.